

trouvetit une cause de ruine et quelquefois de damnation. Marie Guyart se laissa façonner en quelque sorte par la main de Dieu, qui la préparait à de grandes choses dans son Eglise. Heureuses les âmes qui acceptent avec cette docilité les desseins de la divine Providence à leur égard ! elles arrivent infailliblement à une grande sainteté. La servante de Dieu comprenait cela lorsque, plus tard, elle écrivait : " Je vois maintenant que tous les états, épreuves et travaux par lesquels je suis passée étaient une disposition pour me former à l'œuvre du Canada. "

Peu après la mort de son mari elle fit le vœu de chasteté perpétuelle ; mais comme la grâce la poussait toujours vers la vie religieuse, elle y ajouta bientôt ceux de pauvreté et d'obéissance. " Mon vœu d'obéissance, écrivait-elle à son fils, avait rapport à mon directeur, à mon frère et à ma sœur, auxquels j'obéissais comme un enfant à son père et à sa mère. "

Le désir de la vie religieuse croissait en elle ; mais son directeur lui ayant dit qu'elle devait rester quelque temps dans le monde pour surveiller l'éducation de son fils, elle s'y résigna avec courage. " Pourtant disait-elle, mon cœur était dans le cloître, quoique mon corps fût dans le monde. " Elle se dédommageait, par la communion quotidienne, qui était pour elle une source inépuisable de grâces et de consolations, et où elle trouvait pour supporter les plus effrayantes austérités une force qui tient du miracle. Que ne trouve-t-on pas dans la communion fréquente, quand on en approche comme faisait cette âme d'élite ?

Quand elle crut que le moment de répondre à son vif attrait pour la vie religieuse était enfin arrivé, la tempête devint plus violente autour d'elle ; on lui reprochait surtout de la cruauté à l'égard de son fils ; mais Dieu, qui dispose des cœurs, changea les dispositions de son beau-frère et de sa sœur, opposés jusque-là à sa vocation. Tous deux consentirent à prendre soin de l'enfant, alors dans sa douzième année. Ce qui